

Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen

LES SYMBOLES



Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, vers 1789 • Le Barbier, Jean-Jacques-François (dit l'Aîné), né en 1738 à Rouen, décédé en 1826 à Paris • [Musée Carnavalet](#) • Huile sur bois • Hauteur : 71 cm Longueur: 56 cm

Cette peinture a appartenu à Georges Clemenceau, avant d'entrer dans les collections du musée Carnavalet. Votée le 26 août 1789, écrite dans une très belle langue et placée sous les auspices de l'Être suprême, la Déclaration proclame que tous les hommes naissent libres et égaux en droits, que les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur le mérite, que la sécurité et la propriété sont sacrées. Elle affirme aussi la liberté religieuse et celle des opinions (donc de la presse). Elle pose les bases d'une réforme du système judiciaire, et affirme l'obligation pour l'État d'assurer l'application des lois et la défense de la chose publique, au besoin par la force.

L'objectif est d'instaurer un État de droit, fondé sur la souveraineté de la Nation, exprimée par ses représentants, et sur le respect absolu de la loi. Cela dit, la proclamation n'est pas sans ambiguïtés ni lacunes : sacralisation d'une propriété mal définie ; sauvegarde de l'ordre public, qui laisse au riche la possibilité d'exploiter le pauvre ; silence concernant les femmes ou les esclaves des colonies.

Le texte s'inscrit sur deux registres, dont la forme évoque celles des *Tables de la Loi* rapportées par Moïse du mont Sinaï. Il est accompagné de figures allégoriques personnifiant la France et la Renommée, et de symboles comme le faisceau (unité), le bonnet "phrygien" (liberté), le serpent se mordant la queue (éternité), la guirlande de laurier (gloire), les chaînes brisées (victoire sur le despotisme) ; l'ensemble étant placé sous l'œil du Dieu créateur, rayonnant d'un triangle à la fois biblique et maçonnique.

Le célèbre tableau attribué à Jean-François Le Barbier l'Aîné représentant, dans un décor symbolique, les 17 articles de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* est une pièce importante de l'iconographie de la Révolution Française. C'est aussi une œuvre clef pour tenter de cerner les liens entre la symbolique révolutionnaire et la Franc-maçonnerie. Selon la formule classique, cette peinture était célèbre mais finalement assez mal connue. *La Revue des Musées de France* - Revue du Louvre vient de lui consacrer une étude passionnante due à la plume de Julie Viroulaud sous le titre « *Jean-Jacques-François Le Barbier l'Aîné et les francs-maçons : autour d'une œuvre d'inspiration maçonnique, la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* », [La revue des musées de France, n° 4, octobre 2011, pp. 80-86.](#)

L'auteur rappelle que le tableau de Le Barbier fut à l'époque abondamment diffusé dans le public par de nombreuses estampes : Eau-forte, « images d'Épinal »... et même papiers peints ! L'Assemblée nationale lui donna un statut quasi officiel. D'emblée la présence du delta rayonnant, des deux colonnes et de l'ouoboros a suggéré un rapport avec la symbolique maçonnique. Le Barbier était-il maçon et la peinture doit-elle être lue comme une œuvre maçonnique ? C'est tout l'enjeu de cette étude. Après avoir présenté les emprunts du peintre au vocabulaire iconographique de la Franc-maçonnerie, Julie Viroulaud s'attache à explorer les liens éventuels de Le Barbier avec les loges. On ne le retrouve pas dans les listes classiques de Maçons du XVIIIe siècle, mais celles-ci sont incomplètes puisque les archives sont lacunaires. En revanche, Le Barbier a été à plusieurs reprises associé aux travaux publiés par la loge *Les Neuf Sœurs*... dont malheureusement les archives ont presque complètement disparu, rendant impossible, pour le moment, la démonstration incontestable de sa qualité maçonnique. Mais devant tant de coïncidences... l'opinion du lecteur est faite. Voilà en tout cas un article important à lire absolument et à mettre dans ses dossiers. P.M.

SYMBOLES

LA COURONNE

La [couronne triomphale](#) (en [latin](#) : *corona triumphalis*), également appelée **couronne de laurier** (latin : *laurea insignis*) est une distinction honorifique symbolisant la gloire de celui qui la reçoit¹.

La couronne triomphale est courante dans l'[héraldique](#) notamment dans l'héraldique civile italienne, où elle apparaît sous la forme d'une demi-couronne ou d'un rameau de laurier dans les blasons des provinces et surtout dans [l'emblème de la République italienne](#). Elle est, dans les deux cas, accompagnée du rameau de chêne de la [couronne civique \(it\)](#).

(Source)

Rome

La couronne de laurier est utilisée sous la [République](#) et l'[Empire romain](#) comme distinction honorifique décernée à un [général romain \(it\) triomphant](#). Composée de deux rameaux de

[laurier](#), elle est placée sur sa tête, en symbole de gloire, au moment de son acclamation en qualité d'[imperator](#). Ce dernier recevait aussi une couronne d'or, reproduisant la forme de la guirlande de laurier, qu'il arborait durant le défilé de l'armée triomphale : la célébration du [triomphe](#) se déroulait le long de la [Via Sacra](#) jusqu'au [temple de Jupiter capitolin](#), où la couronne était dédiée à ce dieu. Durant le défilé, la couronne d'or était soutenue au-dessus de la tête du général par un esclave qui avait aussi la tâche de répéter la phrase rituelle [memento mori](#) pour rappeler au triomphateur que la gloire est seulement un moment fugitif. Aux deux premières s'ajoutait souvent une troisième couronne, également en or, envoyée par les [provinces](#) lors de la reconnaissance du triomphe par un décret du [Sénat](#). Dans les premiers temps cette couronne était généreusement offerte par les provinces mais dans les périodes suivantes cet hommage, l'*Aurum coronarium*, devait être explicitement requis et ne revenait plus de droit qu'aux vainqueurs dont le triomphe était reconnu par décret. Cet usage reprenait une tradition [hellénistique](#) remontant à l'époque des conquêtes d'[Alexandre le Grand](#).

Utilisée également comme récompense dans les compétitions sportives sous l'Empire, la couronne de laurier devient un attribut de l'[empereur](#), marquant son pouvoir suprême sur les armées. Elle est aussi un attribut typique de l'[allégorie](#) de la [Victoire](#), souvent représentée offrant un rameau de laurier.

Moyen-Âge

Au [Moyen Âge](#), la couronne de laurier est utilisée pour symboliser la gloire de la poésie et couronner les grands poètes : on parle, alors, de laurier poétique. Les grands hommes comme [Dante Alighieri](#), [Francesco Petrarca](#) ou [Giovanni Boccaccio](#) sont traditionnellement représentés la tête ceinte de laurier.

Restauration

Lors de la [Restauration](#), la couronne de laurier est utilisée comme distinction honorifique décernée à un souverain triomphant, exaltant la victoire du roi de France et en l'occurrence de la royauté. Un exemple en est la statue de [Louis XIV](#) à cheval sculptée par [Jean Vallastre](#) en [1823](#) sur le frontispice de la façade principale de la cathédrale Notre-Dame de Strasbourg.

L'OUROBOROS

Un **Ouroboros** est le dessin d'un [serpent](#) ou d'un [dragon](#) qui se mord la queue. Il s'agit d'un mot de [grec ancien](#) οὐροβόρος, latinisé sous la forme *uroborus* qui signifie littéralement « qui se mord la queue ». Il représente le cycle éternel de la nature¹.

Origines

Antiquités occidentales et asiatiques

C'est un symbole très ancien que l'on rencontre dans plusieurs cultures sur tous les continents.

La représentation la plus ancienne connue est sans doute une représentation [égyptienne](#) datant du [XVI^e siècle](#) avant notre ère :

« Attesté en Mésopotamie, l'ouoboros se rencontre surtout en Égypte, et ce depuis une période très ancienne : il est déjà mentionné dans les [textes des pyramides](#). »

— Michèle Mertens

Les premières représentations figurées remontent à la [XVIII^e dynastie](#) : on en a notamment des exemples sur une des chapelles dorées de [Toutânkhamon](#)². Par la suite, le motif est fréquemment employé : on le trouve sur les cercueils et sur les vignettes des papyrus dits mythologiques. Sa forme circulaire a suscité diverses interprétations de la part des Égyptiens. Il semblerait qu'à l'origine on ait considéré l'orobore comme marquant la limite entre le [Noun](#) et le monde ordonné ; entourant la totalité du monde existant, il en vient tout naturellement à symboliser le cycle du temps et de l'éternité^{3,4}. En outre, l'ouobore fut parfois représenté encerclant le soleil naissant à l'horizon du ciel, pour figurer la renaissance de l'astre du jour, chaque matin, au sortir du *Noun*. Il fut, dès lors, perçu comme un symbole de rajeunissement et de résurrection, d'où sa présence sur les cercueils. Il semble qu'on lui ait parfois attribué un rôle de protecteur. Par ailleurs, puisqu'il se mange la queue, on l'a aussi considéré comme un symbole d'autodestruction et d'anéantissement⁵.

Cependant, les [dragons de la culture chinoise Hongshan](#) (-4700 / -2600), appelés [dragon-cochon](#) (猪龍, *zhulong*, en [chinois](#) et *Pig dragon* en [anglais](#)) faits en [jade](#) ont pu inspirer les représentations anciennes grâce aux échanges nés de la [route de la soie](#).

Les [Phéniciens](#) ont probablement hérité ces représentations des Égyptiens, et les ont à leur tour transmises aux Grecs qui leur ont donné le nom qu'on leur connaît.

Mythologie nordique

Le serpent [Jörmungand](#) de la [mythologie nordique](#) est l'un des trois enfants de [Loki](#). Il a grandi à un point tel qu'il encercle le monde et peut saisir sa queue dans sa bouche, maintenant ainsi les océans en place.

Dans les légendes de [Ragnar Lodbrok](#), le roi de [Götaland](#) Herraud donne comme cadeau à sa fille Pora un petit dragon ([Lindworm](#)) qui, en grandissant, encercla le pavillon de la fille en avalant sa queue. Le serpent est tué par Ragnar Lodbrok qui se maria avec Pora. Ragnar aura plus tard un fils (d'une autre femme, Kraka), qui naît avec l'image d'un serpent blanc dans un œil, ce qui lui vaudra le nom de [Siegfried Œil de Serpent](#) ; ce serpent encercle son iris en avalant sa queue.

On peut rajouter au niveau de la signification symbolique qu'il représente le début et la fin de toutes choses. C'est donc un symbole d'espoir et de renouveau.

Traditions védiques

Dans le [brahmanisme](#), on présente sous la forme d'un serpent titanesque à plusieurs têtes, une divinité appelée [Shesha](#) qui représente la succession des univers.

Une tradition de l'Océan indien, d'inspiration védique et européenne, décrit le père du dieu [Kérdik](#) comme un dieu-serpent nommé *Paradis*, et entourant le jardin des dieux pour le protéger des créatures indignes. Le mot *Paradis* vient du persan *pairi daēza*, qui signifie "enceinte royale". Cette étymologie donnerait une explication au nom du père du dieu.

Autres mythologies

Le [dragon](#) circulaire est aussi présent dans la mythologie [indienne](#), en encerclant la [tortue](#) qui supporte les quatre [éléphants](#) qui portent le monde. L'Ouroboros apparaît également dans les mythologies [aztèques](#) et nord-américaines, en [Australie](#) dans le [Tjukurpa](#) sous le nom de [Waagal](#), [Wagyl](#) ou [Yurlungur](#) même si ce dernier ne se mord pas constamment la queue.

Enfin, pour les [adeptes satanistes](#), l'ouoboros représente le [démon-dieu Léviathan](#), le serpent du vide et du chaos initial.

(source) <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ouroboros>

LE FAISCEAU DES LICTEURS :

Dans la [Rome Antique](#), les **licteurs** (en [latin classique](#) : *lictor*, *-oris* au singulier, *lictors*, *-orum* au pluriel) constituent l'escorte des [magistrats](#) qui possèdent l'[imperium](#), c'est-à-dire le

pouvoir de contraindre et de punir. Après la [République romaine](#), d'autres personnages officiels sont accompagnés des licteurs.

Les licteurs sont chargés de protéger et d'exécuter les décisions coercitives des magistrats. Leur attribut principal, le [faisceau](#) de [verges](#) entourant une [hache](#), est leur instrument de contrainte: soit pour une punition corporelle (les verges), soit pour une [mise à mort](#) par décapitation (la hache).

Les licteurs trouvent leur origine dans la [Rome royale](#), qui l'a peut-être copiée des [Étrusques](#)¹ : selon [Silius Italicus](#), les licteurs et les faisceaux seraient d'origine étrusque, et auraient été introduits par la cité de [Vetulonia](#) (en étrusque Valtuna, actuellement [Poggio Colonna](#), près de [Grosseto](#)). Cette assertion semble confirmée par la découverte dans un ancien tombeau étrusque de Vetulonia (dit « [tomba del littore](#) ») des restes d'un faisceau, d'où émergeait une hache à deux fers. L'interprétation de cet unique vestige à la lumière d'un texte ancien est de nos jours considérée avec prudence.

Le nombre de licteurs précédant chaque [magistrat](#) varie en fonction de son importance : deux pour les [édiles](#) curules, six pour le [préteur](#) (deux seulement à [Rome](#)), douze pour chaque [consul](#). Le [dictateur](#) rassemble les licteurs des deux consuls, soit vingt-quatre au total.

Recrutement

Leur recrutement est incertain : il est sûr qu'il ne se faisait que parmi les hommes libres, peut-être uniquement parmi la [plèbe](#). En tout cas, les licteurs étaient tous [citoyens romains](#), car ils portaient la [toge](#) à l'intérieur du [pomœrium](#), l'enceinte sacrée de Rome.

Ils étaient choisis en raison de leur physique à la hauteur de la tâche, soit par le magistrat, soit tirés au sort. Ils recevaient un fort salaire (600 [sesterces](#) à la fin de la République), étaient exemptés du service militaire, et organisés en [collèges](#).

Tâches des licteurs

[Les licteurs](#) marchent en file par un, et précèdent le magistrat qu'ils accompagnent, lui ouvrant un passage dans la foule romaine. [Tite-Live](#) dans son *Histoire romaine* rapporte plusieurs occasions où le magistrat donne ordre à ses licteurs de se saisir d'un contestataire ou d'un récalcitrant. Les licteurs lui arrachent alors ses vêtements et le battent avec leurs verges.

Lorsque deux magistrats se croisent, les licteurs du magistrat de rang inférieur abaissent leurs faisceaux, en signe de respect. Ils procèdent de même s'ils croisent le chemin d'une [vestale](#). Ce geste d'abaisser les faisceaux n'est toutefois pas connu avec précision ; en l'absence de représentation, on ne peut que faire des hypothèses : il est peut-être exécuté de façon similaire à l'actuel « Déposer armes ! » des militaires.

Quand ils sont à l'intérieur de Rome, le fer de la hache que comprennent leurs faisceaux est caché, et il est apparent lorsqu'ils quittent le *pomærium* de l'*Urbs*.

Je ne suis pas l'auteur de cette étude récupérée sur Internet. L'ayant trouvée intéressante, je la reproduis pour en faire profiter ceux que le sujet intéresse également. Si l'auteur venait à passer par-là, qu'il me fasse signe pour que je crédite son travail, comme il se doit. **Marguerite Rothe**

Margueriterothe.com